Le retour de l'enfant prodigue : l'exemple malgache

Cynthia Volanosy Parfait,
Doctorante,
Universités d'Antsiranana (Madagascar) et de KwaZulu-Natal (AFS)

Jean-Louis Cornille
Littérature française
Professeur des Universités,
Chercheur associé au CRLHOI/CCLC, EA 4078
Université du Cap

La question du revenir hante tout écrivain en exil. Mais l'éloge de la fuite ne se faisant qu'exceptionnellement, il n'est pas rare que ce motif du retour au pays, fréquemment mis en scène dans la littérature francophone, s'accompagne d'une certaine culpabilité : celle, en partant, d'avoir abandonné les siens ; il renvoie donc à une idée de repentance pour des âmes égarées, coupables de s'être éloignées. En ce sens l'origine chrétienne du motif est plus que palpable : on songe bien sûr à la parabole du « Fils prodigue » qui a d'ailleurs inspiré bien des œuvres au point qu'elle a acquis valeur universelle. C'est sous cet angle que sont abordés les « récits de retour » de trois auteurs malgaches contemporains : le roman *Lalana*[1] et le récit autobiographique *Juillet au pays*[2] de Michèle Rakotson, le récit *L'Arbre anthropophage*[3] de Raharimanana, enfin *Géotropiques*[4], le roman de Johary Ravaloson. Si ces récits ont en commun d'évoquer le retour au pays effectué après des années d'exil ou simplement d'éloignement, ils le font de manière très différente, nous permettant ainsi de diversifier les réponses à la question de l'identité soumise à l'épreuve de l'émigration.

L'on se souvient que Senghor se déclarait enfant prodigue dans son recueil *Chants d'ombre* : le poème célèbre le retour du poète au pays sérère après « seize années d'errance », qu'il effectue à la mort de son père. Le schème du retour aux sources présente le père comme terre ancestrale ; le fils aîné est figuré par les frères restés au pays ; et l'enfant prodigue, c'est le héros qui a pris son envol et revient au pays avec le besoin de rédemption, pour s'être détaché de la terre natale. Le retour aux sources chez Senghor constitue un antidote à l'acculturation dont souffrent des Africains installés en Europe. Mais le retour ne produit pas toujours l'effet escompté : dans *L'Aventure ambiguë*, de Cheikh Hamidou Kane, Samba Diallo, élève prisé du maître coranique, revient au village après un séjour en Europe, ne sachant plus prier, et sera tué. Dans *Lalana* ou encore dans *Géotropiques*, le retour aux sources se présente sous forme de voyage initiatique : il prend l'allure d'une quête de pureté qui se mêle à une volonté de repentance. Les protagonistes de *Lalana* sont deux jeunes gens, élevés selon les morales chrétienne et traditionnelle. L'un, Naivo, a gardé ses bonnes manières ; l'autre, Rivo a tout renié. S'étant mis à hanter les boîtes de nuit, il finit par vendre son corps. Il a commis l'irréparable en acceptant la proposition indécente contre mille Francs français. Miné ensuite par le sida, Rivo se retrouve dans une chambre d'hôpital et supplie son ami de l'emmener à la mer pour qu'il se purifie afin de rejoindre dignement les ancêtres. Si la mer va purifier le corps de Rivo souillé par les scories de la ville, elle est aussi significative pour l'origine du peuplement de la Grande Île : c'est par la mer que sont venus

[1] M. Rakotoson, *Lalana*, La Tour d'Aigues, Ed. de l'Aube, 2002, (L).
[2] M. Rakotoson, *Juillet au pays*, Bordeaux, Elytis, 2007, (JP).
[3] Raharimanana, *L'Arbre anthropophage*, Paris, Joëlle Losfeld, 2004 (AA).
[4] J. Ravaloson, *Géotropiques*, Le tampon, Dodo vole, 2010, (G).

les ancêtres malgaches. Pour expier ses péchés auprès de ces derniers, Rivo, le prostitué devenu sidéen, va se repentir auprès d'eux, devant cette mer de l'Est par où ils sont venus. La mer est dès lors ce lieu d'invocation des ancêtres îliens, dont les valeurs ont été transgressées par la dépravation occidentale. La trame du « Fils prodigue » se dessine d'emblée dans cette intrigue. Le choix délibéré de Rivo pour la prostitution répète le départ du fils prodigue tandis que le voyage vers la mer ancestrale se présente comme l'allégorie du retour du fils repentant. Une histoire analogue de retour ancestral se déroule au sein de *Géotropiques*. Dans la seconde des trois parties que compte ce roman, Johary Ravoloson raconte l'histoire d'Andy, un fils d'immigrés vivant à Paris, et qui est une sorte de double du narrateur. À vingt ans, l'oncle maternel, prénommé Naivo, initie Andy aux secrets des Zafimaniry lors d'une exposition à Paris consacrée à cette région de haute-terre malgache. Fasciné, Andy y emmène à son tour Solène, qu'il vient de rencontrer à une manifestation estudiantine. C'est ainsi que nait chez lui ce désir de voyage initiatique dans le pays Zafimaniry. Mais ce voyage n'est aux yeux d'Andy qu'un prétexte pour un retour aux sources plus profond ; il est désormais homme depuis sa rencontre avec Solène et ressent vivement cette pulsion d'une quête du soi véritable, son altérité dans le pays d'accueil le tenaillant depuis longtemps. Le retour aux sources se réalise alors au travers d'une quête des savoirs magiques ancestraux, « les secrets des brumes ». C'est ainsi que les maisons zafimaniry sont couvertes des signes dont personne ne connait plus le sens, mais qui auraient le pouvoir de protéger la région toute entière. Le voyage permettra à ce fils d'immigrés de renouer avec la terre natale, de « pénétrer le cœur du pays » (G, 143) précise-t-il dans son carnet. Les Zafimaniry, compte tenu de leur isolement, auraient conservé les pratiques et les valeurs ancestrales. Pourtant, rien ne se déroule comme Andy l'avait souhaité. Il a dû arpenter des montagnes ; il a été victime du *tamberin-tany*, la perte de tout repère, et surtout il a contracté le choléra. Andy revient donc bredouille et malade de sa quête. Le jeune couple décide de poursuivre le périple jusqu'à Ilakaka, où Andy meurt dans sa chambre d'hôtel. Comme pour le héros de *L'Aventure ambiguë*, le retour aux sources d'Andy se transforme en drame. Mort à vingt ans, il a retrouvé pour toujours ce lien originel. La trame du « Fils prodigue » se lit de la même manière que chez Senghor. Andy revient au pays avec une volonté de reconquête. Mais si le retour aux sources pour des âmes tourmentées par l'exil était encore nécessaire du temps de Senghor, il ne l'est plus de nos jours aux yeux de Ravoloson : « Ce monde n'est pas à chercher dans le passé, que ne fussé-je à côté de lui pour lui expliquer, il est à construire » (G, 130). Andy s'était trompé. La terre d'origine est consubstantielle à soi ; toute quête dans le temps comme dans l'espace serait vaine dans la mesure où elle se voudrait en même temps conquête. L'exil n'est donc plus nécessairement vu comme une faute commise à l'encontre de la terre natale. Il est, chez Johary Ravaloson, synonyme de liberté : c'est celle du surfer, telle que l'incarne le narrateur, libre de vivre pleinement là où la vague l'emporte ; ce faisant, il choisit résolument la mer, les vagues proches de la terre plutôt que l'intérieur du pays. Le narrateur de *Géotropiques* retournera bien au pays pour enterrer sa mère comme l'avait fait le poète sénégalais à la mort de son père. Mais, il repartira aussitôt avec B., la femme qu'il aime et qu'aimait autrefois Andy. Contrairement à son double, il se passera du retour aux sources. Guidé par le vrai tropisme, il emmènera son île natale n'importe où et il s'y sentira à sa place : « Le monde est à nous tous » (G, 27) déclare-t-il. Tout retour aux sources est dès lors dépourvu de sens chez Ravaloson, qui lui préfère le motif du ressac, celui d'un éternel recommencement, qui est en même temps absence d'origine. C'est tout le sens de l'image du surfeur autour de laquelle tourne toute la première partie de *Géotropiques*. Se situer dans l'entre-deux, s'installer dans le va-et-vient des vagues, entre terre et mer, dans l'attente de la houle favorable pour se laisser porter par elle. C'est le mouvement même de l'écriture que d'ainsi aller et venir. Plus aucune source à laquelle remonter et à partir de laquelle définir une origine, rien que cette

liberté de laisser sa pensée rouler sur la crête d'autres pensées et son écriture s'enrouler autour de celle d'autrui. Tel serait le versant romanesque de ce cahier à charge qu'on appelle quelquefois « retour au pays natal ».

Curieusement, la fiction éprouve ici le besoin de s'accompagner d'un récit vrai, un document de nature existentielle. À cette différence près qu'au lieu de l'humble repentant, c'est à présent l'enfant-prodige qui s'en revient, sous la forme d'un écrivain qui a fait ses preuves en France. Le sentiment de culpabilité de Michèle Rakotoson, cède ici devant un sentiment qui est comme son produit dérivé : la mélancolie. L'auteure-narratrice s'en revient en plein hiver – époque où dans les villages malgaches l'on retourne cérémonieusement les morts : on les déterre, on fait leur toilette, on les inhume à nouveau – après quoi ils peuvent enfin rejoindre le monde des ancêtres. Et c'est bien ce qui, dans cette quête des origines, se produit ici, de façon toute symbolique il va de soi : l'auteure, en retournant chez elle, en errant à demi-étrangère dans les rues de la ville ou en revenant au village, retourne à vrai dire ses morts. Car il n'est dans ce récit question que de cela : la « nostalgie ». Si *Juillet au pays* reste un récit de facture somme toute assez classique, il en va tout autrement de *L'Arbre Anthropophage*, dont la narration est brusquement interrompue par des événements dits « réels » venant bouleverser la vie de l'auteur-narrateur. La première partie, intitulée « L'écriture des racines » est résolument tournée vers le passé, sans pour autant se confondre avec une simple quête des origines. Il s'agit plutôt de contester par des légendes anciennes les récits faits par les colons. De même que chez Michèle Rakotoson, le retour aux origines correspond ici à un symbolique retournement des morts : en retouchant les écrits d'autrefois, en les revisitant, les corrigeant et les commentant, Raharimanana leur fait à vrai dire la toilette. Là ne s'arrêtent pas les convergences, car on remarque une coïncidence plus troublante encore. Les deux auteurs, en effet, arrivent pratiquement en même temps au pays ; ils s'y rencontreront, d'ailleurs, le 25 juillet 2002, comme le signale Raharimanana. Les deux auteurs ont beau effectuer un retour simultané au pays, leurs expériences respectives sont à l'opposé l'une de l'autre. Aux souvenirs d'enfance qui envahissent Rakotoson, on opposera les véritables « blocs d'enfance » que construit Raharimanana, Et alors que chez l'une, le rituel d'écriture mène à une nostalgie doucement entretenue, chez l'autre, le travail de ressassement sans fin n'apporte aucun apaisement : « Je n'ai pas trouvé la paix » (AA, 256) déclare en effet le narrateur à la fin du récit. Contrairement à Michèle Rakotoson, Raharimanana a pu alors échapper à cette « mélancolie postcoloniale » dont parle Paul Gilroy, cette attitude régressive qui consiste à repositiver inconsciemment l'époque coloniale devant l'impasse politique du présent. Chez Raharimanna, passé et présent sont ressentis comme également dérangeants : les exactions interethniques d'autrefois, l'exploitation coloniale et l'actuel régime dictatorial s'équivalent et s'avèrent aussi problématiques les uns que les autres ; rapport entre passé et présent qui n'est pas sans rappeler l'analogie généralisée défendue par Jean Bessière qui se veut une réponse à cette « mélancolie postcoloniale ».

Voilà donc que se rencontrent deux stratégies de retour à la fois complémentaires et opposées : l'une choisissant la manière douce de la lente montée d'anciens souvenirs ; l'autre, au contraire, se rebellant et cherchant ouvertement la confrontation. Cependant, une troisième voie se dessine, avec le livre de Johary Ravoloson au détour de cette image de flottaison qui correspond à merveille à celle du ressassement dont Magali Marson a étudié la prévalence dans les écrits de Michèle Rakotoson et de Raharimanana. Les îles, en principe, se quittent pour toujours : c'est la leçon finale que tire de son expérience Robinson Crusoé. Mais Madagascar est peut-être d'une superficie trop grande pour se contenter d'être une île : l'on ne revient jamais qu'aux terres. D'où l'élégante vérité de cette notion de Géotropisme,

la dérive du surfer mimant l’arrivée depuis les mers de l’homme venu de l’Est, en la figeant dans les airs, en la suspendant dans le temps.